

## Le 'Discours sur le bonheur' de Mme du Châtelet : portrait d'une personnalité scientifique

Beatrice Barbalato<sup>1</sup>

This article stems from a critical reading of *Discours sur le bonheur* by Émilie du Châtelet (1706-1749), a work of self-pondering that gives rise to a conception of time, desire to know, pride, obsessive perseverance, mental freedom, and disdain of prejudice, that is, all traits that describe this author's firm character and scientific personality. Émilie du Châtelet's French translation of Newton's *Principia mathematica* continues to be a reference even today. Voltaire wrote in his preface to *Les Principes mathématiques*, which was published posthumously, « We may say of her, in regretting her fate, *periit arte sua*. She believed she had been struck by death long before the blow that took her. Consequently, she thought only to use the scant time she foresaw that remained to finish what she had undertaken and to steal from death what she considered to be the most beautiful part of herself »<sup>2</sup>.

Cet article procède d'une lecture critique du *Discours sur le bonheur* d'Émilie du Châtelet (1706-1749), une œuvre d'autoréflexion d'où émergent une conception du temps, un désir de connaître, un amour-propre, une persévérance obsessionnelle, une liberté mentale, un dédain pour les préjugés, autant de traits qui dessinent de cette auteure son caractère ferme et sa personnalité scientifique. La traduction en français des *Principia mathematica* de Newton d'Émilie du Châtelet fait autorité de nos jours encore. Voltaire écrit dans sa préface aux *Principes mathématiques*, texte publié de façon posthume : « On peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte sua*. Elle se crut frappée à mort long tems avant le coup qui nous l'a

<sup>1</sup> Université catholique de Louvain.

<sup>2</sup> Voltaire, « Préface historique », in Isaac NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, tr. d'Émilie du CHÂTELET, Paris, Desaint&Saillant-Lambert, 1756, p. xiiij. La traduction d'É. Du Châtelet tient compte de la première édition de Newton en anglais (1687), de sa traduction en latin *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* (1713), et de la dernière révision en anglais, opérée en 1726 par des mathématiciens *The Mathematical Principles of Natural Philosophy*.

On lit dans l'« Avertissement de l'éditeur » qui précède la traduction de l'œuvre « L'illustre interprète, plus jalouse de saisir l'esprit de l'Auteur, que ses paroles, n'a pas craint en quelques endroits d'ajouter ou de transposer quelques idées pour donner au sens plus de clarté. En conséquence on trouvera souvent *Newton* plus intelligible dans cette traduction que dans l'original, & et même dans la traduction Anglaise », *ivi.*, J.

Cette publication a vu le jour six ans après la mort d'É. Du Châtelet. Réimprimé en copie anastatique par la Librairie Scientifique et technique Albert Blanchard, Paris, 1966. NB : La citation reproduit l'orthographe du texte original.

enlevée : des lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui rester à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle-même»<sup>3</sup>.

## 1. Les femmes au XVIII siècle<sup>4</sup>

Que nous apprend le *Discours sur le bonheur* d'Émilie du Châtelet quant à sa personnalité scientifique ? Plusieurs aspects se dégagent à ce sujet à partir de ce texte bref : amour-propre, ambition, illusion, passion, propension à privilégier le hasard et le risque, opposition aux préjugés. Mais c'est surtout le désir, la soif de connaissance qui prévalent.

La première partie de cet exposé présente brièvement son portrait, son histoire, en prêtant une attention particulière à ses buts scientifiques ; la deuxième examine les éléments liés dans le *Discours sur le bonheur* à l'énonciation autobiographique indissociable de son dévouement à la science.

Même si Émilie du Châtelet était une intellectuelle pure, elle n'a pas fait exception dans son temps. Elle fut une aristocrate qui avait une vision de la société divisée en classes<sup>5</sup>. La reconstitution de sa vie par René Vaillot<sup>6</sup> montre l'importance chez elle du côté mondain. Femme élégante, désinvolte, amante du jeu et du luxe, Émilie du Châtelet appartenait à son siècle. Ses appartements pullulaient de bibelots, magots, chinoiserie, de pendules dans les versions les plus récentes de l'époque. Bertrand Rondot a particulièrement étudié ces composantes<sup>7</sup>.

Elle jouait à l'extrême son rôle d'aristocrate. Cependant, lorsqu'elle se plongeait dans ses études, elle présentait un autre visage. L'inventaire de ses effets personnels après sa mort énu-

---

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> On a retrouvé récemment d'autres manuscrits, qui feront l'objet d'études ultérieures :

<http://www.christies.com/lotfinder/salebrowse.aspx?action=refine&intsaleid=23914&sid=1f39bbef-8db1-4fb3-b5e0-83d9e7a4c62d&lotviewtype=listview>

<sup>5</sup> Comme raconte son valet de chambre Longchamp elle sortait du bain toute nue comme s'il n'existait pas. C'est à-dire qu'elle n'avait aucune considération pour les personnes de classe sociale inférieure. Sébastien G. LONGCHAMP-Jean-Louis WAGNIÈRE, *Mémoire sur Voltaire*, Paris, Aime André Libraire Éditeur, 1826. Le livre est du 1778. Cet épisode du bain qui avait perturbé Longchamp se trouve aux pages 119-121.

<http://books.google.fr/books/reader?id=0TYHAAAQAQAJ&hl=fr&printsec=frontcover&output=reader&pg=GB.S.PA1>

<sup>6</sup> René VAILLOT, *Madame du Chatelet*, Paris, Albin Michel, 1978.

<sup>7</sup> Bertrand RONDOT, « Le goût d'une femme de son temps », in Élisabeth BADINTER et Danielle MUZELLE éd., *Madame du Châtelet, La femme des Lumières*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2006, 5ed. Bibl. n. F., pp. 55-67.

mérait des robes de soie, de gaze ou de perse, rubans, dentelles, bijoux. « On la décrit en revanche à Cirey avec une robe d'indienne, un tablier, la chevelure au naturel »<sup>8</sup>. Virile pour elle-même, elle tenait à apparaître très féminine en public. L'androgynie a été évoquée à plusieurs reprises. *Madame Pompon-Newton* l'appelait Voltaire<sup>9</sup>.

Voltaire, – même si leur relation amoureuse était finie –, l'accompagnera pendant toute sa vie. De leurs échanges épistolaires il ne reste rien, on suspecte Longchamp, leur valet de chambre, de les avoir détruites. Des films et un roman *Verrà l'inverno*<sup>10</sup> vulgarisent avec une grande liberté d'interprétation son existence. Robert Mauzi introduit et commente le *Discours sur le bonheur*<sup>11</sup>, en permettant de connaître tant les traits originaux de l'œuvre que ses filiations.

## 2. Émilie

Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet (1706-1749), grandit dans une famille riche et très cultivée, qui ne distinguait pas, en ce qui concerne l'éducation, les filles et les garçons. Dès son enfance elle se livrait à des calculs par cœur, à des divisions à neuf chiffres sans aucun secours. Une habileté dont témoigne aussi Voltaire qui raconte que les géomètres, dans le cadre des travaux de restauration de Cirey, n'étaient pas en mesure de la suivre étant donné la rapidité de ses calculs. Épouse du Marquis du Châtelet, mère de trois enfants, elle vivra pendant plus de quinze ans une aventure amoureuse et intellectuelle avec Voltaire, rencontré en 1733, quand elle avait vingt-sept ans et Voltaire trente-neuf. Une fois éteinte cette passion elle en nourrira une autre, ultime et fatale pour Saint-Lambert, un poète plus jeune qu'elle. Elle se trouvera enceinte à quarante-trois ans. Déjà vilipendée et moquée pour son dévouement à la science, cette passion immodérée pour un homme plus jeune et cette maternité tardive, l'exposent définitivement aux affronts injuriés.

---

<sup>8</sup> *Ivi*, p. 48, « Les divertissements de la cour ». Les illustrations renvoient aux archives départementales de Meurthe-et-Moselle, à Nancy, 10 B 411.

<sup>9</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, ou l'ambition féminine au XVIIIème siècle*, Paris, Flammarion, 1983, pp. 90-91.

<sup>10</sup> Francesca SCHIPA-Maria Paola TOCCI, *Verrà l'inverno*, Lecce, Argo, 2008.

<sup>11</sup> Émilie du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, Édition critique et commentée par Robert MAUZI, Paris, Société d'édition 'Les Belles Lettres', Paris, 1961, pp. 261. Plus de cent pages d'introduction illustrent, principalement à travers la correspondance d'Émilie du Châtelet, la signification, les matrices historiques, les filiations de cette œuvre. « Nous considérons la date du avril 1748 comme le terminus *post quem* pour la composition du *Discours sur le bonheur*. Entre mai 1746 et avril 1748, que se passait-il ? C'est le point plus brillant dans la carrière de Voltaire et de Mme du Châtelet », *ivi*, p. LXXX.

Consciente de son état de santé précaire, et pressentant sa mort, elle accélère la transcription de sa traduction des *Principes mathématiques* de Newton pour l'envoyer à la Bibliothèque Royale. Le souci de laisser des traces, de ne pas laisser se disperser ses recherches, met bien en lumière sa très vive perception de la valeur de ses travaux. Avant son accouchement elle écrit à l'abbé Sallier :

J'use de la liberté que vous m'avez donnée, monsieur, de remettre entre vos mains des manuscrits que j'ai grand intérêt qui restent après moi. J'espère bien que je vous remercierai encore de ce service et que mes couches... ne seront pas aussi funestes que je le crains. Je vous supplierai de bien vouloir mettre un numéro à ces manuscrits et les faire enregistrer afin qu'ils ne soient pas perdus. M. de Voltaire, qui est ici avec moi, vous fait les plus tendres compliments...<sup>12</sup>.

Par le biais de la personne de Voltaire revêtant aussi la figure d'un témoin, c'est Émilie, évidemment, qui envoie ses plus tendres compliments.

Une fille naît à propos de laquelle Voltaire écrit dans une lettre : « On l'a étendue sur un livre de géométrie in-quarto »<sup>13</sup>. Déjà un blason à sa naissance ! Pendant quelques jours, Émilie survit soutenue par les soins qu'on lui dispense. Mais pressentant qu'elle va mourir, elle demande son manuscrit et y ajoute une date : 10 7bre 1749. Quelques heures plus tard, elle décède. Voltaire en est tellement frappé qu'il s'évanouit devant la guérite de la sentinelle<sup>14</sup>. Il écrira à son ami d'Argental ne pas avoir perdu une maîtresse mais la moitié de lui-même<sup>15</sup>.

### 3. Une conception de la science

« J'aime l'étude avec plus de fureur que je n'ai pas le monde ; mais je m'en suis avisée trop tard »<sup>16</sup> écrit-elle à Maupertuis en 1738.

---

<sup>12</sup> R. VAILLOT, *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 314.

<sup>13</sup> *Ibidem*, (D. 4005. 4 septembre 1749). Cette fille est morte en bas âge.

<sup>14</sup> Le récit est rapporté dans le manuscrit de Longchamp mentionné à la note 6.

<sup>15</sup> R. VAILLOT, *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 318, D. 4024, 23 Sept. 1749.

<sup>16</sup> *Lettres de la Marquise du Châtelet*, publiées par Eugène ASSE, Paris, Carpentier, 1878, p. 241. Une édition plus récente est celle de Theodore BESTERMAN, *Les lettres de la Marquise du Châtelet*, en trois volumes, Genève, Les Délices, 1958.

Sa culture scientifique était très vaste. Dans la lettre qu'Émilie envoie à Laurent François Prault<sup>17</sup>, le meilleur fournisseur d'ouvrages scientifiques, elle fait la liste des livres qu'elle avait déjà. Tous les livres qu'il fallait lire dans le domaine de la physique, de la géométrie, de la mathématique à l'époque se trouvaient déjà dans sa bibliothèque.

Émilie se nourrissait de littérature et de disciplines venant de domaines différents, connaissait le latin, l'anglais, et lisait l'italien. Voltaire et Émilie dialoguaient souvent en anglais. Comme d'autres intellectuels à l'époque surtout, elle avait le souci de divulguer le savoir. Dans *Institutions de Physique* (1740), elle s'adresse à son fils pour expliquer Leibniz (dont elle est reconnue comme la plus grande experte en France). À la suite de cette publication, *Le Journal des savants* lui consacre deux grands articles<sup>18</sup>. En 1746 elle devient membre de l'Institut de Bologne.

Elle envoie en 1737 à l'Académie des sciences à Paris sa *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, sans en informer Voltaire concourant lui aussi pour ce prix. Son travail scientifique sera publié, ainsi que celui de Voltaire, qui évidemment n'avait pas apprécié de ne pas avoir été prévenu<sup>19</sup>.

Autour de Leibniz d'impérissables discussions eurent lieu entre Émilie et Voltaire. Leibniz on le retrouvera des années après la mort d'Émilie dans l'œuvre de Voltaire *Candide, ou de l'optimisme* (1759). Comme il le sera dans *Jacques le fataliste* de Diderot (1796) au cœur du questionnement se trouve la liberté de l'homme au delà de toute transcendance. *Candide* a pour maître Pangloss, philosophe qui enseigne la 'métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie' et qui professe, à l'instar de Leibniz, que l'on vit dans le meilleur des mondes possibles, pensé et créé avant tout, *Candide* se battant, par contre, pour un optimisme obtenu par ses propres forces. Émilie avait toujours exploré le terrain d'une cosmologie, pour utiliser un terme-référence, lequel à notre époque a été employé par Karl Popper, soutenant l'impossibilité de faire abstraction d'une vision contextuelle du monde, c'est-à-dire l'impossibilité de démontrer quoi que ce soit à travers la seule induction, l'expérimental<sup>20</sup>. Même si, on le répète, Émilie voyait une Intelligence

---

<sup>17</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, etc., op. cit.*, pp. 292-294.

<sup>18</sup> *Le journal des savants* [archive], décembre 1740, p. 2144.

<http://www.archive.org/stream/journaldessavan70frangoog#page/n6/mode/2up> Ivi, *Journal des savants*, décembre 1740 et mars 1741.

<sup>19</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, op. cit.*, pp. 288-304.

<sup>20</sup> L'opinion de Bachelard, qui a analysé la *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, (1744), est qu'elle était très lointaine de l'esprit scientifique en se basant constamment sur des postulats métaphysiques, et en évoquant des images symbole du mouvement et de la vie. Gaston BACHELARD, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1938, p. 44.

en dehors de la nature<sup>21</sup>, elle détestait la métaphysique et ceux qui la professaient, notamment Descartes et les cartésiens<sup>22</sup>. Elle se professait déiste. En d'autres mots elle n'adoptait pas des procédures scientifiques sur la base d'une transcendance mais ne la niait pas. C'est la raison principale qui a rapproché longtemps Émilie de Leibniz, qui lui offrait la vision d'un monde rendant possible l'harmonie universelle. Aucune conviction religieuse au sens canonique du terme n'accompagnait sa pensée. Émilie avait écrit les *Examens de la Bible*, dont l'objet était d'en signaler l'incohérence scientifique et de rejeter comme arbitraires les interprétations allégoriques<sup>23</sup>.

#### 4. La personnalité scientifique d'Émilie du Châtelet

Mathématicienne, géomètre, physicienne, elle traduisit en français les *Principia mathematica* de Newton (édité en anglais en 1687, 3 vol.), une œuvre publiée de manière posthume qui fait autorité encore aujourd'hui et dont elle en avait refait les calculs en y joignant un commentaire algébrique. Publiés après sa mort, les *Principes mathématiques*<sup>24</sup> sont préfacés par Voltaire : quelques pages, où il loue la noblesse intellectuelle de cette femme de génie :

On peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *perit arte sua*.

Elle se crut frappée à mort long tems avant le coup qui nous l'a enlevée : des lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoit lui rester à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un tems, où le repos l'auroit sauvée, amenerent enfin cette mort qu'elle avoit prévue. Elle sentit sa fin approcher, & par un mélange singulier de sentiments qui flambloient se combattre, on la vit regretter la vie, & regarder la mort avec intrépidité : la douleur d'une séparation éternelle affligeoit sensiblement son ame, & la Philosophie dont cette ame étoit remplie lui laissoit tout son courage. Un homme qui s'arrachant tristement à sa famille qui le pleure, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur & et de sa fermeté : de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers moments sentoient doublement sa perte

<sup>21</sup> Voir R. MAUZI, « Introduction », in É. Du CHÂTELET, *Le discours sur le bonheur*, op. cit., pp. XVII-XIX.

<sup>22</sup> *Ivi*, p. XIX.

<sup>23</sup> Voir : Bertram E. SCHWARZBACH, « Mme du Châtelet et la Bible », in É. BADINTER et D. MUZERELLE, éd., *Madame du Châtelet-La femme des Lumières*, op. cit., pp. 105-108.

<sup>24</sup> Voir la note 2.

par leur propre affliction & par ses regrets, & admiroient en même tems la force de son esprit, qui mêloit à des regrets si touchans une constance si inébranlable<sup>25</sup>.

Dans toute son œuvre, le *Discours sur le bonheur*<sup>26</sup> constitue un bref témoignage dans lequel Émilie du Châtelet parle d'elle-même et d'où ressort un portrait de sa personne en rapport étroit avec la science. Ce livre semble avoir été confié à Saint Lambert et circulé en manuscrit ; il a été publié en 1779<sup>27</sup>.

À quel titre peut-on reconnaître à Émilie du Châtelet une personnalité scientifique ? Quels sont ses signes distinctifs ? Quelles réflexions fait-elle sur elle-même ? Dans quel cadre historique peut-on inscrire ce livre ? Comment juger cette œuvre ? Doit-elle être considérée comme une *pratique discursive*, liée à son temps dans le sens qu'on donne Foucault ?<sup>28</sup>

Le *Discours sur le bonheur* est sûrement tributaire d'un siècle d'*épicurisme rationaliste*<sup>29</sup>. Robert Mauzi affirme que : « De tous les traités contemporains consacrés au problème rebattu du bonheur, aucun n'atteste au même degré l'union entre la réflexion morale, et les conquêtes, les preuves ou les illusions de la vie »<sup>30</sup>. Déjà Montaigne dans les *Essais* avait ouvert cette réflexion : un auteur auquel Émilie emprunte plus d'une pensée. Plusieurs intellectuels du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle avaient argumenté sur le bonheur. Voltaire avait écrit *Discours en vers sur l'homme* (1734-1744), Lévêque de Pouilly *Théories des sentiments agréables*<sup>31</sup>, et

<sup>25</sup> Voltaire, « Préface historique », in I. NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, tr. d'É. du CHÂTELET, *op. cit.*, p. xiiij.

<sup>26</sup> J'ai consulté deux éditions de ce texte: É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, Édition critique et commentée par Robert MAUZI, Paris, Société d'édition 'Les Belles Lettres', 1961, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75513b/f62.image> ; et le plus récent, préfacé par É. BADINTER, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1997.

<sup>27</sup> R. MAUZI, « Introduction », in É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, *op. cit.*, p. CXV.

« Nous considérons la date du avril 1748 comme le terminus *post quem* pour la composition du *Discours sur le bonheur*. Entre mai 1746 et avril 1748, que se passait-il ? C'est le point plus brillant dans la carrière de Voltaire et de Mme du Châtelet [...] », p. LXXX. Le *discours* selon Mauzi date d'avant sa rencontre turbulente à Lunéville avec Saint-Lambert du 1er février 1748.

<sup>28</sup> M. FOUCAULT, « Science et savoir », in Id, *L'Archéologie du Savoir*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 232-255.

<sup>29</sup> Cf. : R. MAUZI, *L'idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 1960.

<sup>30</sup> R. MAUZI, « Introduction », in É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, *op. cit.*, p. LXXIV.

<sup>31</sup> Jean-Louis, LÉVESQUE DE POUILLY, *Théorie des sentiments agréables* (publié en 1736 dans le *Recueil de divers écrits*, puis à Genève en 1747 et à Paris en 1747, privilège du 9 nov.; rééditions à Paris en 1749 et à Londres en 1750, etc.).

Alexander Pope *Essay on Man* (1734). Helvétius avait lui aussi traité ce thème. L'argument du bonheur venait d'une philosophie qui se détachait de plus en plus de l'oppression de valeurs dictées par une philosophie de la transcendance et recherchait dans les énergies humaines ses fondements. Montaigne et La Béotie en ayant déjà laissé des traces. Pour Émilie, le bonheur dérive de sa propre expérience. C'est-à-dire qu'elle ne le rapporte jamais à un système dictant une loi pour tous. On ne doit pas voir ce choix comme une *diminutio*, plutôt comme une volonté de ne pas faire du bonheur la conscience d'une perfection, comme dans un certain sens, cela l'avait été pour Descartes (*Les Passions de l'âme*, 1649). C'était le même choix qu'avait fait Émilie dans le domaine scientifique, exactement sur la même ligne que la Royal Society (née en 1660), dont Newton avait été le Président, et selon laquelle la métaphysique ne devait avoir aucune influence sur les méthodes de recherche. Émilie se professait déiste, et, comme Voltaire, s'est toujours défendue d'être athée. « De fait, elle avait trop besoin de Dieu comme ultime principe pour consolider la Physique. Non pas un Dieu qui parle au cœur de l'homme, mais un Dieu géométrique, universel, et rationnel sur lequel fonder ses équations »<sup>32</sup>, écrit Élisabeth Badinter. Cette idée de Dieu ne correspondait pas à un « Dieu terrible et des prêtres cruels des religions révélées »<sup>33</sup>.

À Cirey, Émilie avait vécu son histoire d'amour avec Voltaire et finalement dans un certain apaisement elle trouve le *repos*. Un mot-clé qui signifie méditer dans la volupté, trouver des intérêts dans le calme. Un mot aussi qui se rapproche d'un principe de la dynamique : l'état d'inertie des corps dans l'absence de mouvement. Un vocabulaire-passerelle entre philosophie et sciences naturelles et mathématiques est présent dans l'œuvre d'Émilie. La différence entre son discours et celui de Voltaire et de la majorité de *libella* de l'époque est qu'Émilie parle directement de sa propre expérience. C'est le seul livre sur ce thème qui reste émouvant, écrit Robert Mauzi. C'est-à-dire qu'elle n'impose dans son *Discours* aucun système philosophique de référence mais qu'elle se livre à une autoréflexion à haute voix, qui n'est adressée à personne et où elle-même figure. L'opinion de Sainte-Beuve, par contre, n'est pas positive : ce livre révélerait, à son avis, une exigence intérieure qu'elle se donne à travers des mots, et qui ressemble à une couche plus ou moins épaisse de vernis sur ses malheurs<sup>34</sup>.

<sup>32</sup> É. BADINTER. *Émilie, Émilie, op. cit.*, p. 22.

<sup>33</sup> *Ibidem*.

<sup>34</sup> Charles Augustin SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, v. II, Paris, Garnier Frères Libraires, 1852, p. 218.



## 5. Science et connaissance

L'idée que la découverte scientifique n'est possible qu'à travers l'*immunité* de la transcendance de l'historicisme dans le sens que les idées se développent en s'abstrayant des nécessités humaines, est partout présente dans le *Discours sur le bonheur*. Émilie du Châtelet était persuadée que la science constituait un savoir supérieur et obligeait Voltaire à abandonner ses écrits liés à l'*humanitas* pour privilégier les disciplines scientifiques : « Je suis bien malade, – écrivait-il à Thieriot en août 1738 –, Newton et *Mérope* m'ont tué »<sup>35</sup>. Elle lui reprochait de perdre son temps à écrire de petits ouvrages. Il confie au duc de Richelieu : « [Elle] traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier »<sup>36</sup>. Plus généralement on peut se demander si un scientifique considère son domaine d'étude comme plus important que les humanités. Pour Émilie la physique était la science par excellence, *parce qu'elle roule sur les choses qui nous environnent et desquelles nos plaisirs et nos besoins dépendent* : elle écrit dans sa préface aux *Institutions de physique*.

L'acharnement avec lequel Émilie fait corriger ses notes, ses calculs, qu'elle soumet à l'attention d'autres savants, la rapproche de cet esprit d'équipe qui est devenu indispensable pour le progrès de la science. « [...] sa curiosité scientifique, un acharnement peu commun à comprendre les mathématiques, la physique et l'astronomie ne la situent pas moins parmi les meilleurs esprits de l'époque. [...] Elle fut la plus savante de la première moitié du siècle, et Voltaire l'homme le plus génial »<sup>37</sup>. Alexander Claude Clairaut auquel Émilie confiait son travail pour en vérifier les calculs écrit : « Mme du Châtelet a travaillé comme un forçat toute l'année dernière et une partie de celle-ci à la traduction de Newton. Il<sup>38</sup> n'a pas laissé de refluer beaucoup sur moi et j'ai actuellement sa traduction à revoir »<sup>39</sup>. Clairaut avait été le superviseur de tout ce travail et il n'a pas voulu apparaître comme co-auteur, étant convaincu que la contribution la plus importante et fondamentale était celle d'Émilie du Châtelet<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> *Ivi*, v. XIII, p. 15.

<sup>36</sup> Lettre de Voltaire au duc de Richelieu, 30 septembre 1735. <http://www.monsieurdevoltaire.com/article-correspondance-année-1735-partie-6-111792897.html>

<sup>37</sup> R. VAILLOT, *Madame du Châtelet*, *op. cit.*, p. 320.

<sup>38</sup> 'Il' est dans le texte de Clairaut.

<sup>39</sup> Alexis CLAIRAUT, « Lettre au Père Jacquier du 21 mars 1746 », in É. BADINTER et D. MUZERELLE éd., *Madame du Châtelet, La femme des Lumières*, *op. cit.*, p. 90.

<sup>40</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, etc.*, *op. cit.*, p. 342.

Ce travail n'était pas simple, il ne consistait pas seulement à traduire ce texte complexe mais à en vérifier tous les calculs après quelques décennies de sa publication. Newton avait inauguré un parcours sans précédent dans ce domaine, il avait changé la vision qu'on avait des lois qui règlent l'univers, ce qui après impliquait nécessairement le développement de nouveaux instruments. Il faudra attendre Einstein pour revoir certains principes. Mais si – écrit Stephen Hawking – « Einstein a pu fonder son étude de la Relativité générale sur la théorie mathématique des espaces courbes construite par Riemann, [...] Newton a dû développer ses propres instruments mathématiques ». Newton est le plus grand génie de la physique mathématique conclut Hawking<sup>41</sup>. Le travail de traduction et de vérification des calculs d'Émilie du Châtelet avait donc dû être complexe.

## 6. Illusion

Émilie énonce une opinion répandue aujourd'hui : on arrive à des créations en ayant des préfigurations, en ayant en perspective l'objet de ses recherches. Cette vision Émilie l'appelle illusion :

Enfin je dis que pour être heureux il faut être susceptible d'illusion, et cela n'a guère besoin d'être prouvé ; mais me direz-vous vous avez dit que l'erreur est toujours nuisible : l'illusion n'est-elle pas une erreur ? Non : l'illusion ne nous fait pas voir, à la vérité, les objets entièrement tels qu'ils doivent être pour nous donner des sentiments agréables, elle les accommode à notre nature. Telles sont les illusions de l'optique : or l'optique ne nous trompe pas, quoi qu'elle ne nous fasse voir les objets tels qu'ils sont, parce qu'elle nous les fait voir de la manière qu'il faut que nous les voyons pour notre utilité. Quelle est la raison pour laquelle je ris plus que personne aux marionnettes, si ce n'est parce que je me prête plus qu'aucun autre à l'illusion, et qu'au bout d'un quart d'heure je crois que c'est Polichinelle qui parle ?<sup>42</sup>

Cette illusion est une machine à fabriquer du bonheur. Un fantôme créateur.

<sup>41</sup> Stephen HAWKING, « Préface », in I. NEWTON, *Les principes mathématiques de la Philosophie Naturelle*, tr. nouv., postf. et bibliogr. établies par Marie-Françoise Biarnais, Paris, Bourgois, 1985, p. 15.

<sup>42</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, op. cit., éd. 1997, pp. 45-46.

## 7. Amour-propre, ambition

Le concept d'amour-propre occupe une place exceptionnelle au XVIII<sup>ème</sup> siècle. On le trouve chez plusieurs auteurs. Voltaire écrit dans le *Dictionnaire philosophique* (1764) :

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments et de toutes nos actions ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable : et comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il rassemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce : il nous est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, et il faut le cacher<sup>43</sup>.

Des auteurs comme Jean-Jacques Rousseau, Alessandro Verri, Carlo Gozzi dans la fable *l'Augellino Belverde* (1765) et bien d'autres encore ont parlé de l'amour-propre.

« Nous avons beau faire, – écrit Émilie – l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c'est le vent qui enfle les voiles, sans lequel le vaisseau n'irait point »<sup>44</sup>.

On pourrait définir d'un terme plus contemporain, l'auto-estime, la nécessaire prise de conscience de la valeur de sa propre personne et de son œuvre propre.

Élisabeth Badinter in *Émilie, Émilie, ou l'ambition féminine au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, illustre dès ses premières pages la manière dont une certaine exécution de l'ambition est due aux origines juéo-chrétiennes de notre civilisation : « le tort majeur de l'ambitieux est de travailler pour son seul compte »<sup>45</sup>. L'ambitieux se concentre sur lui-même en accentuant cette impression d'un égoïsme forcené. Par contre continue l'auteure : « Les Romains, note Diderot dans *l'Encyclopédie*, lui avaient élevé un temple. Ils le lui devaient bien. Ils la représentaient avec des ailes et les pieds nus. Comment mieux exprimer qu'elle est source de progrès, et que l'ambitieux paie de sa propre personne ? »<sup>46</sup>.

Émilie écrit à ce propos que poursuivre le bonheur exige :

---

<sup>43</sup> VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique* (1764), (intr. et notes de Julien BENDA, dir. de Raymond NAVES), Paris, Éditions Garnier Frères, 1954, p. 22.

<sup>44</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, *op.cit.*, éd. 1997, p. 55.

<sup>45</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, etc.*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>46</sup> *Ivi*, p. 13.

d'être bien décidé à ce qu'on veut être et à ce qu'on veut faire, et ce qui manque à presque tous les hommes ; c'est pourtant la condition sans laquelle il n'y a point de bonheur. Sans elle on nage perpétuellement dans une mer d'incertitudes ; on détruit le matin ce qu'on à faire le soir ; on passe la vie à faire des sottises, à les réparer ; à s'en repentir<sup>47</sup>. [Elle continue en disant qu'il ne faut pas revenir sur ses fautes et se culpabiliser] il ne faut pas regarder au talon, il faut écarter les idées tristes et leur en substituer d'agréables<sup>48</sup>. [ S' ] il n'y a guère de héros, en quelque genre que ce soit, qui voulût se détacher entièrement des applaudissements de la postérité, dont on attend même plus de justice que de ses contemporains<sup>49</sup>.

On peut constater aussi qu'elle exprime des avis contrastés sur l'ambition : c'est une envie de gloire légitime mais c'est aussi une passion qui nous fait dépendre des autres. Une conviction sur laquelle Émilie conclut son livre. Si elle se bat avec acharnement pour son affirmation personnelle, en même temps elle ne veut absolument pas être tributaire de qui ce se soit. Elle n'a pas (et ne veut pas avoir) besoin des autres pour se sentir reconnue.

## 8. Passions

Émilie du Châtelet accordait une très grande importance aux passions au sens large du terme. Comme le souligne Élisabeth Badinter, on ne trouve pas de tels propos chez les grands ambitieux (Voltaire, Diderot, Napoléon)<sup>50</sup>. « On pourrait dire que le *Discours sur le bonheur* se présente – écrit Mauzi – comme un paradoxe historique et moral : c'est un traité épicurien, qui contient une apologie des passions. Alors que le fondement de tout épicurisme consiste à disqualifier les passions et à se protéger contre elles »<sup>51</sup>. Différemment d'un Cicéron – qu'Émilie lisait et citait et qui concevait l'étude comme un refuge, un auteur très aimé par Voltaire aussi – : « L'étude était bien autre chose pour Mme du Châtelet qu'un havre où s'abriter un cas d'orage : non pas l'antipassion, mais tout au contraire l'une de ses deux passions dominantes. Elle s'y donnait avec fureur, qu'elle fut heureuse ou non [...] »<sup>52</sup>.

---

<sup>47</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, op.cit., éd. 1997, p. 48.

<sup>48</sup> *Ivi*, p. 49.

<sup>49</sup> *Ivi*, p. 54.

<sup>50</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie op. cit.*, p. 410.

<sup>51</sup> R. MAUZI, « Introduction », in É. du CHATELET, *Discours sur le bonheur*, op. cit., p. LXXXVIII

<sup>52</sup> *Ivi*, p. LXXXIV.

« C'est la passion – écrit René Vaillot en concluant son livre – qui provoqua sa perpétuelle inquiétude et ses coups de folie, c'est la passion qui lui a permis de vivre si intensément mais, finalement, qui l'a tuée »<sup>53</sup>. Et pourtant dans son *Discours* Emilie parle d'éviter l'inquiétude...<sup>54</sup>, dans la ligne d'une pensée du XVIIIème siècle qui voyait dans le repos (l'*otium*) une vertu à cultiver.

Et en parlant de passion Émilie revient sur l'ambition :

Je ne parle pas ici des passions qui sont des vices, telles que la haine [...] mais de l'ambition [...] une passion dont je crois qu'il faut défendre son âme, si on veut être heureux ; ce n'est pas pour la raison qu'elle n'a pas de jouissance, car je crois que cette passion peut en fournir ; ce n'est pas parce que l'ambition désire toujours, car c'est absolument un grand bien, mais c'est parce que de toutes les passions c'est celle qui met le plus de notre bonheur dans la dépendance des autres ; [*or moins notre bonheur dépend des autres*] et plus il nous est aisé d'être heureux. [...] Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour pour l'étude se trouve renfermée une passion dont une âme élevée n'est jamais exempte, celle de la gloire<sup>55</sup>. [...] J'ai dit que l'amour pour l'étude était la passion la plus nécessaire à notre bonheur ; c'est une ressource sûre contre les malheurs, c'est une source de plaisir inépuisable<sup>56</sup>.

Émilie continue en reprenant les mots de Cicéron qui affirme que si le plaisir des sens et du cœur sont supérieurs à tout autre et que si étudier ne donne pas nécessairement et directement le bonheur, c'est le fait d'être conscient d'avoir cette ressource, qui rend heureux. Ce qui, comme on le verra, conduit directement au désir.

## 9. Temps et jeux de hasard

Voltaire a dépensé beaucoup d'argent pour éteindre les dettes dues à l'obsession d'Émilie pour les jeux de hasard<sup>57</sup>. Si jouer lui permet d'oublier les souffrances d'amour, il est certain qu'elle

---

<sup>53</sup> R. VAILLOT, *Madame du Châtelet, op. cit.*, p. 323.

<sup>54</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur, op. cit.*, éd. 1997, p. 57.

<sup>55</sup> *Ivi*, pp. 51-52. Entre parenthèses et en italiques les ajouts de l'éditeur de l'œuvre.

<sup>56</sup> *Ivi*, p. 55.

<sup>57</sup> « [...] malgré les conseils de Voltaire, elle joue sur parole des sommes de plus en plus importantes [...] Elle perd quatre-vingt mille livres 'avec une intrépidité incroyable' ». É. BADINTER, *Émilie, Émilie, etc., op. cit.*,

aime le risque, aime mettre tout en cause à l'instant. Dans le *Discours sur le bonheur*, elle affirme que nous sommes heureux dans le moment présent, non seulement en raison de nos jouissances actuelles mais également de nos espérances et de nos réminiscences. Le présent s'enrichit du passé et de l'avenir<sup>58</sup>. Elle trouvait dans la dynamique du jeu de hasard un important défi. « Notre âme veut être remuée par l'espérance ou la crainte ; elle n'est heureuse que par les choses qui lui font sentir leur existence. Or le jeu nous met perpétuellement aux prises avec ces deux passions, et tient par conséquent notre âme dans une émotion qui est un de grands principes du bonheur qui soient en nous »<sup>59</sup>. Ce qui rend heureux, c'est la surprise, l'imprévu. En quelque sorte le défi du jeu efface le passé et permet de regarder l'avenir.

## 10. Obsession

Un aspect révélateur de sa personnalité est la tension obsédante pour et dans tout ce qu'elle fait. Elle dormait deux heures par jour, travaillait comme un forçat et passait son temps libre à chanter l'opéra pendant la nuit. Capable d'une très grande concentration mentale, elle était une machine intellectuelle. Cette frénésie qui l'induit à travailler jour et nuit oblige Voltaire à ne presque plus se préoccuper des humanités et à privilégier la physique. Cet acharnement était donc compulsif. « On prétend – écrit Marcel Jousse – que les plus grands savants ont une mémoire extraordinaire. Pas nécessairement. Ils ont monté en eux des habitudes en très grand nombre et ils sont attentifs à une seule chose, *une seule* : c'est Newton et son mécanisme d'attraction, c'est Pasteur et son mécanisme microbiologique... »<sup>60</sup>. L'obsession serait dès lors en mesure de *créer* les conditions d'une découverte.

## 11. Préjugés

Une partie significative du *Discours* se focalise sur les préjugés :

---

p. 420. On est en 1745. Voir aussi : É. BADINTER, « Les excès de la passion », in *Madame du Chatelet-La femme des Lumières*, (É. BADINTER-D. MUZERELLE, dir.), *op. cit.*, pp. 41-43.

<sup>58</sup> *Ivi*, p. 55.

<sup>59</sup> *Ivi*, p. 59.

<sup>60</sup> Marcel JOUSSE, *L'anthropologie du geste*, vol. I, Paris, Gallimard, 1974, p. 75.

Qui dit préjugé dit une opinion qu'on a reçue sans examen, parce qu'elle ne soutiendrait pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, et elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie.

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienséances. Les préjugés n'ont aucune vérité, et ne peuvent être utiles qu'aux âmes mal faites : car il y a des âmes corrompues comme des corps contrefaits<sup>61</sup>.

S'abstenir des préjugés c'est aussi être dans la vertu, dans la vérité. Juvénal dit « qu'il faut aimer la vertu pour elle-même, pour sa propre beauté »<sup>62</sup>. Un des objectifs soutenus sans aucune réserve était de ne pas vouloir faire stupidement partie des sectes d'intellectuels.

À ces mots font écho ceux de Voltaire qui la décrit sans complaisance ni conformisme à l'égard des cercles fermés de cartésiens ou de leibniziens. Ces cercles empêchaient toute pensée divergente en établissant des diktats. Émilie écrit à Maupertuis le 2 juillet 1738 : « En France on ne se croit bon citoyen que quand on croit aux tourbillons »<sup>63</sup>.

Si on appelle encore – écrit Voltaire – en France Newtoniens les Philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savaient peu & ceux qui savaient mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que Newton n'avait fait autre chose que combattre Descartes [...]<sup>64</sup>.

Voltaire souligne<sup>65</sup> comment Émilie adhérait à l'esprit de la Royal Society of London dont Newton avait été le Président. *Nullius in verba*, était leur principe. Newton y postulait l'importance de transcrire les expérimentations pour qu'elles puissent être vérifiées n'importe où dans le monde, on l'a déjà souligné. Émilie s'exprime sur la même ligne :

Une autre source de bonheur, c'est d'être exempt de préjuges, il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut obliger de croire : pour savoir, par exemple, si deux et deux font quatre, ou cinq ; et d'ailleurs,

---

<sup>61</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, op. cit., éd. 1997, p. 41.

<sup>62</sup> *Ivi*, p. 42.

<sup>63</sup> *Lettres de la Marquise du Châtelet*, publiées en 1878 par Eugène ASSE, op. cit., p. 211.

<sup>64</sup> Voltaire, « Préface », in I. NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, op. cit., p. viij.

<sup>65</sup> *Ivi*, p. viij.

dans ce siècle, on ne manque pas de secours pour s'instruire. [...] Qui dit préjugé dit une opinion qu'on a reçu sans examen, parce qu'elle ne se soutiendrait pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, et elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de vie<sup>66</sup>.

Une grande rigueur portait Émilie à confronter ses résultats avec ceux des savants les plus éclairés de l'époque dans chaque discipline. Son cabinet de sciences n'avait rien à faire avec les instruments à la mode et de façade. Elle sollicitait des réponses, hébergeait chez elle des grands experts pour progresser, pour apprendre, pour vérifier des données. Tous ses textes sont en relation directe avec ceux de Voltaire. On voit dans les œuvres de l'un et de l'autre un surprenant jeu de miroirs. On l'a accusée de copier les écrits des savants qu'elle fréquentait. Les regroupements raisonnés d'Ira Wade des 'papiers de Leningrad' révèlent qu'elle écrivit son traité sur l'optique (1736-1738), pour prendre un exemple, au cours de mêmes années que les travaux de Voltaire sur le sujet. Ces documents qu'on croyait perdus concernent des traductions, des études sur la grammaire et la religion. Trop souvent accusée aussi de reprendre et copier des études d'autrui, la chronologie de ces documents lui rend justice. Si on relève des résonances entre les écrits d'Émilie et ceux de Voltaire, cela est dû à leur constant dialogue qui a établi des passerelles, des échos<sup>67</sup>. « In a very true sens, they are working together. But there is a difference. While Voltaire is producing an elementary treatise 'mis à la portée de tout le monde', Madame du Châtelet's work is more advanced 'mis à la portée de Voltaire' »<sup>68</sup>.

Entre parenthèses, il faut également rappeler qu'à différents niveaux, des préjugés sur Émilie ont perduré dans le temps : voir (par exemple) les écrits des frères Goncourt<sup>69</sup>.

<sup>66</sup> É. du CHÂTELET, *Discours sur le bonheur*, op. cit., éd. 1997, pp. 40-41.

<sup>67</sup> L'étude des documents retrouvés à Leningrad par Ira O. Wade comparés à la production scientifique de Voltaire démontre clairement d'une progression en parallèle de leurs études.

<sup>68</sup> Ira O. WADE, *Voltaire and Mme du Châtelet : an Essay on the intellectual activity at Cirey*, Princeton University Press, 1941. With Some Unpublished Papers of Mme du Châtelet, Princeton University, 1947, p. 123.

Cf. la notice « Examen » rédigée rapidement par Voltaire à Berlin pour le *Dictionnaire philosophique*, et qui semble s'être nourrie des études sur la Bible qu'Émilie du Châtelet avait faites à Cirey. (É. BADINTER, *Émilie, Émilie*, op. cit., p. 279).

<sup>69</sup> Edmond et Jules GONCOURT, *La femme au XVIIIème siècle*, Paris, Flammarion, 1982, p. 384. I éd. 1862.



## 12. Désir

Dans le *Discours* on trouve délimités les termes du désir et de l'amour. Émilie sait, elle a pris conscience que sa passion pour Voltaire est finie, qu'on ne peut plus en suivre les traces : il ne sera plus question pour elle de 'spécularité', de réciprocité. Elle ne veut plus se mirer dans l'Autre, comme d'une certaine manière, elle l'avait fait précédemment. Dans une lettre à Frédéric II, elle mentionne Montaigne – 'ce rabâcheur' – en rappelant que l'amitié dure si se maintient la liberté de postuler des idées différentes<sup>70</sup>. C'est dans la reconnaissance d'une autonomie réciproque que se situe le moment le plus fort de leur amitié. Elle perçoit sa condition différemment, il n'y a aucun transfert possible, si jamais il y en a eu. Elle se retrouve comme dans un vide, dans un désir qui la projettent dans ses études avec une passion sans égal. C'est l'amour pour l'amour, l'amour pour le savoir qui, selon Lacan, se positionne comme un moment de passage. « *Inscitia*, c'est l'ignorance brute, tandis que *inscientia*, c'est le non-savoir constitué comme tel, comme vide, comme appel du vide au centre du savoir »<sup>71</sup>. Après Socrate, les stoïciens parleront de technè, on rappelle la célèbre image du danseur, quelqu'un prêt à danser, disponible pour danser, bref un vide prêt à se remplir. C'est la même métaphore que celle de Socrate. Cicéron, on l'a dit, parle du bonheur de savoir comme d'une ressource. Lacan se réfère au *Banquet* de Platon pour dire que Socrate met tout en place pour rejeter le panégyrique d'Alcibiade, lequel veut faire de lui l'objet d'un amour exclusif. Socrate ne veut pas être cet objet récepteur du désir.

Il serait sans doute arbitraire d'établir un parallélisme entre Émilie et Socrate, c'est l'évidence même. Je souhaite par contre renvoyer à des éléments de réflexion suscités par des propos de Lacan relatifs au désir et au transfert. Ce dernier parle d'une scène évoquée dans *Le Banquet* au cours de laquelle Socrate refuse d'être un vase rempli des compliments et de l'amour d'Alcibiade, et ne veut pas non plus être retenu comme un *don*. Il se considère en effet comme un désirant, un actif, pas comme un être passif. C'est surtout à travers les paroles de Diotime que le discours sur le savoir se concrétise. Elle décrit l'origine d'Eros, demi-dieu demi-homme, né d'une mère dépourvue de savoir et de ressources et d'un père qui par contre en est plein (XXIII). Eros se situe donc dès sa naissance dans l'entre-deux. Il tend vers le savoir « il tient entre celui qui sait et l'ignorant »<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> É. BADINTER, *Émilie, Émilie, op. cit.*, p. 338.

<sup>71</sup> Jacques LACAN, « Entre Socrate et Alcibiade », in Id, *Livre VIII - Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 190.

<sup>72</sup> PLATON, « Le Banquet », in *Œuvres complètes*, sous la dir. de Luc BRISSON, tr. de L. BRISSON-Monique CANTO-SPERBER-Nestor-Louis CORDERO, Paris, Flammarion, 2008, p. 138.

[...] en effet certaines sciences naissent en nous, tandis que d'autres meurent, ce qui fait que en ce qui concerne les sciences, – continue Diotime – nous ne sommes jamais les mêmes ; qui plus est, chaque science en particulier subit la même sort. Car ce qu'on appelle 'recherche' suppose que la connaissance peut nous quitter. L'oubli réside dans le fait qu'une connaissance s'en va, alors que la recherche, en cherchant à produire un souvenir nouveau qui remplace celui qui s'en est allé, sauvegarde la connaissance en faisant qu'elle parait le même. C'est en effet de cette façon que se trouve assuré la sauvegarde de tout ce qui est mortel [...]<sup>73</sup>.

En définitive, c'est le mouvement en soi et l'activité qui favorisent la constance et la permanence dans le temps et qui font participer l'être humain à l'immortalité. Enfin, comme le souligne Lacan, c'est le manque, ce dont on ne dispose pas qui fait de nous des êtres désirant de savoir.

Le livre d'Émilie du Châtelet donne le sentiment qu'elle ne veut absolument pas parcourir des chemins battus. Elle y exprime *claris verbis* tout son amour pour la beauté du savoir, en définitive, sa véritable passion.

C'est cette philosophie qui est infuse dans son bref *Discours sur le bonheur* : ne pas vouloir s'appuyer sur l'accompli mais être toujours disposée à chercher et à nourrir une passion inconditionnelle pour la connaissance.

---

<sup>73</sup> *Ivi*, p. 142.